



D.R.

Marco Di Duca

Psychologue

Témoin privilégié de la situation des adultes autistes

■ Je ne mets pas en question l'impératif de permettre aux enfants de bénéficier d'un diagnostic précoce. Toutefois, je crains que cette opposition "enfant/adulte" identifie mal les enjeux.

puis l'enfance et la mise en œuvre de stratégies adaptatives coûteuses.

Une opportunité d'apprendre

Les personnes sollicitent un diagnostic en imaginant que celui-ci soit une explication possible à leur trajectoire de vie emplies d'incompréhensions. Elles souhaitent savoir, comprendre, expliquer, s'expliquer... L'hypothèse de l'autisme représente une opportunité d'appréhender ou de faire entendre autrement des difficultés, objectives et conséquentes, parfois peu préhensibles, fréquemment mal perçues.

Les témoignages corroborent largement un "avant" versus un "après diagnostic". Bien au-delà de tout étiquetage, le diagnostic confirme un pressentiment, permet de quitter le "syndrome de l'imposteur", est perçu comme la pièce manquante, apporte de l'apaisement, permet enfin d'accéder à des accompagnements adaptés.

Pourtant et malgré un parcours plus ou moins long en santé mentale, l'autisme n'a généralement jamais été, ou que très tardivement, évoqué. Son hypothèse ou sa confirmation, même argumentées, soulèvent fréquemment du scepticisme.

Certains professionnels brandissent le danger de diagnostics abusifs. Une question certes importante, mais qui ne peut se satisfaire de réponses superficielles. Leurs réticences se nourrissent abusivement de représentations biaisées, voire caricaturales, de l'autisme et d'une méconnaissance de ses conditions. La formation est largement insuffisante.

Qui plus est, en se concentrant sur les dérives d'un sur-diagnostic, il n'est pas certain que l'on se pré-

occupe suffisamment des risques d'un sous-diagnostic.

Des difficultés non identifiées

Le parcours des personnes autistes présente des périodes sensibles. Les adultes confient des difficultés précoces souvent non identifiées. Actuellement, ces informations sont peu exploitées, que ce soit dans le diagnostic et l'accompagnement des enfants et adolescents, ou la prévention de ces moments potentiellement délicats. Les équipes "enfants-adolescents" ont à apprendre des adultes diagnostiqués tardivement. Les ponts entre les professionnels de l'enfance et ceux de l'âge adulte doivent être impérativement soutenus.

C'est notamment à cette condition que l'autisme et son diagnostic seront affinés, qu'ils pourront gagner en crédibilité et fonctionnalité, qu'ils parviendront à être davantage représentatifs des particularités de fonctionnement autistiques et qu'ils aideront à en prévenir les effets négatifs.

Il est par exemple outrageusement fréquent que les adultes présentent des compétences qu'ils n'ont jamais pu valoriser: compétences intellectuelles, savoir-faire particulier, connaissances spécifiques, diplômes... Il est étonnant de constater combien certains n'ont pu déployer toutes leurs compétences dans un contexte scolaire qui n'a pas réussi à entendre leurs particularités, ou que d'autres ne parviennent pas à faire valoir leurs acquis et diplômes. J'ignore combien sont concernés par le plan fédéral "retour à l'emploi".

À la lumière de ces constats, n'est-il pas un risque, "éthique et sanitaire", de ne pas suffisamment s'inquiéter de la situation des adultes autistes, en ce compris pour les enfants et les adolescents.

OPINION

La nouvelle novlangue

■ Que faut-il dire : un handicapé ? Une personne ayant un handicap ? Une personne en situation de handicap ?



D.R.

Nadia Geerts

Essayiste. Dernier ouvrage paru : "Dis, c'est quoi la laïcité ?" (Renaissance du Livre)

Ça a commencé avec les techniciennes de surface, les sans domicile fixe, les travailleuses du sexe et les gens du voyage. Ça a continué comme une blague, avec les personnes à la verticalité contrariée et les malcompréhensibles. Et voilà que fleurissent d'autres termes relevant de la même inquiétante logique vertueuse.

Le constat de départ est le suivant : on ne saurait réduire un individu, quel qu'il soit, à une quelconque de ses caractéristiques. On ne parlera donc plus de "handicapés", car ce serait oublier qu'il s'agit avant tout de personnes comme vous et moi, dont le handicap n'est qu'une des composantes, à laquelle il convient de ne pas accorder une place excessive. Parler de "personnes ayant un handicap", continue à faire reposer le handicap sur la personne seule, alors qu'en réalité, la société est co-responsable du handicap. Préférons donc "en situation de".

Mais attention : la situation en question n'a pas d'existence objective ; elle est le résultat du regard de l'autre, et plus précisément des autres, de "la Société", des "dominants" qui établissent, imposent et perpétuent la norme. De même qu'Untel peut donc être en "situation de handicap" dans une société pensée par et pour les valides, Unetelle sera "racisée" par notre société de "Blancs", où toute personne non blanche se voit assigner une "race" par les dominants, et ce sur base de critères subjectifs. L'intention est louable : dès lors qu'on nous serine depuis des décennies que les races humaines n'existent pas, comment rendre compte du fait que, malgré tout, certains d'entre nous véhiculent envers certaines "minorités visibles" des préjugés qui les ramènent à leur soi-disant identité ethnique ? Le terme "racisé" entend répondre à cette difficulté, en suggérant que l'on ne prend conscience de sa couleur de peau ou de son origine ethnique que dès lors qu'elle cesse d'être une caractéristique majoritaire. Ainsi, un Noir ne se sent noir que dans un monde où les Blancs sont majoritaires, de même qu'un Blanc ne prendra conscience de sa "blanchité" que lors d'un séjour en Afrique "noire". Il s'agit donc de rendre compte d'un vécu : celui d'une minorité, qui se découvre Autre dans les yeux des autres.

Pour autant, le terme "racisé" comporte une forte charge accusatrice : pas de racisé sans racisant, en effet, ce dernier étant celui qui m'assigne une "race", m'enfermant par là dans ma condition de minorité. Ce qui implique un glissement inquiétant, car non seulement cela revient à dire que c'est l'autre qui m'identifie comme Noir (pour reprendre cet exemple), mais cela signifie que a) je ne le suis que dans les yeux de l'autre et que b) "être Noir" signifie quelque chose dans la tête de cet autre, quelque chose de plus que la simple énonciation d'une caractéristique physique sans importance. De "racisé" à "raciste", il n'y a qu'une lettre, qu'un pas.

Passons à présent à cette manie actuelle de préférer parler de "genre" plutôt que de "sexe". Pudibonderie ? Sans doute faut-il chercher plus loin, car genre et sexe sont loin d'être synonymes dès lors que le premier renvoie à une construction sociale et le second à un ensemble de données objectives – génétiques, hormonales et anatomiques – qui, dans l'immense majorité des cas, concordent pour former un homme ou une femme.

Le remplacement du "sexe" par le "genre" masque donc une volonté idéologique de négation du réel. Exactement de la même manière qu'on peut être "en situation de handicap" et "racisé" par une société qui est faite par et pour les Blancs valides, nous sommes tous scandalement "assignés" garçons et filles à la naissance par un corps médical et une Société qui ne conçoit que la binarité des sexes et se moquent de la diversité des genres.

Il est évidemment tout à l'honneur d'une société démocratique de reconnaître le droit de chacun – et chacune, je le précise pour les malcompréhensibles – de s'émanciper peu ou prou des stéréotypes de genre. Mais affirmer que l'on n'est homme ou femme que par un acte d'assignation revient à nouveau à faire porter sur la Société une charge accusatoire démesurée, tout en récusant toute validité objective au sexe biologique.

Et c'est ainsi que se construit sous nos yeux un monde merveilleux où il n'y a plus ni handicapés, ni Noirs, ni sexes, mais qui fourmille de victimes du regard d'un Autre à la fois essentialisé et essentialisant.